pés à brûler du charbon et dont le petit feu luttait contre les clartés rouges du soleil couchant.

—Enfin, vous avez des actes indiscutables, interrogea-t-elle quand ils furent arrivés au bout du bois. C'est ce que l'homme d'affaires vient de me dire.

—Nullement, répondit-il, vous gagnerez... si vous voulez plaider...

En passant de nouveau devant les charbonniers elle aperçut sur le feu de bois des papiers qui achevaient de se consumer...

Elle le regarda, il pâlit ; et tous deux, sur les arbres centenaires, aperçurent les devises amoureuses que l'on avait gravées là autrefois, au temps peut-être même de l'*Astrée*, et que les années, en mettant leur millésime sur le chêne, ne faisaient que creuser davantage et rendre plus distinctes et plus nettes.

Elle dit :

—Vous êtes riche ?

Il répondit :

—Non, mon frère a tout pris.

—Tant mieux ! fit-elle joyeusement.

—J'ai encore Villette, mais il me pèse, ajouta-t-il. Vous savez, dans les temps de révolution... On m'a parlé d'une barrique pleine d'argent... J'ai pris des renseignements... je voulais...

Elle lui ferma la bouche avec la main.

Un soleil d'octobre, ardent et superbe illuminait le tronc des arbres... L'air était chargé de magnétiques effluves... Ils allaient ainsi... lui, triste, rêveur, amoureux ; elle, altière aux grands, douce aux petits, pitoyable. C'est ainsi que Louis-Pierre Brissey épousa Mlle de Trémolin...

III

Quand Pierre-Louis Brissey mourut quelques années plus tard, la haine que lui portait son frère se reporta tout entière sur sa famille. Il n'assista même pas au convoi, que suivit tout le pays, et on l'entendit ce jour-là, tenir des propos affreux. La mort, qu'il avait raillée, fut cruelle pour lui. Elle frappa successivement sa femme et le seul fils qu'il eût consenti à avoir.

Tous deux s'en allèrent sans doute sans regrets.

—Il ne me reprochera plus de ne pas avoir l'air d'une dame," dit à une voisine Mme Brissey, à son lit de mort, et la pauvre créature regardait ses grosses mains qui avaient usé les savons les plus coûteux et les pâtes les plus vantées sans parvenir jamais à s'enoblir.

Quant au fils, il mourut d'excès de travail. Son père qui l'avait fait riche, voulait qu'il fût grand, qu'il occupât de hautes fonctions, et surtout qu'il les occupât vite. Il poussait à outrance cette nature qui, par un de ces contrastes plus fréquents qu'on ne croit dans les familles, tenait plus de son oncle Louis-Pierre que de son père.

L'enfant avait été refusé au baccalauréat, il se préparait à passer de nouveau son examen, et chaque matin, à cinq heures, il entendait une voix de stentor crier à sa porte : " Est-ce que tu vas encore être refusé ? " Il ne dormait plus dans la crainte d'être réveillé.

Une après-midi, il s'allita. Le docteur, qui ne le quittait ni jour ni nuit, entendit, au milieu de l'ardent délire de la fièvre, se heurter toutes les matières de l'immense programme : Rome et l'Asie, Actium et Marignan, le carré de l'hypoténuse et le premier livre de l'*Iliade*. Il suivit le tourbillonnement de cette encyclopédie, qui dansait dans ce cerveau comme danseraient au vent les pages éparpillées d'un dictionnaire. En vain, tendre pour la première fois et comprenant la gravité du mal mieux que personne, il s'efforçait de calmer cet esprit en désarroi.

—Ne t'occupe point de cela, murmurait-il, tu n'en as pas besoin, Dieu merci. Sais-tu que tu auras trois millions, plus s'il le faut. Nous irons ensemble cueillir des noisettes à Montifaut."

L'enfant ne comprenait point et ne percevait que des mots qui n'avaient point de sens.

—Des noisettes ! soupirait-il la veille de sa mort, et, poursuivant toujours ces dates qui lui avaient tant coûté à retenir et ces démonstrations, qu'il avait employé tous les moyens pour fixer, il ajoutait : " Trasmène, 217 avant l'ère chrétienne, le carré de l'hypoténuse, Annibal, la somme de deux carrés, si je ne m'abuse..."

La mort de son fils vieillit le docteur Brissey de dix ans. Il se mêlait à la douleur du père une furieuse jalousie contre son neveu, le fils de son frère, qui grandissait vaillant et vigoureux, frêle d'apparence comme le père, au fond solide et bâti en fer comme la mère.

Ce vagabond, que le docteur apercevait courant pieds nus en plein hiver, se tenait mieux que personne quand sa mère l'emmenait à l'église. Avec ses grands cheveux bouclés, sa figure au teint un peu mat et ses beaux yeux, il faisait l'admiration des paysans, et les petits gars, avec lesquels il se roulait dans la boue une bonne partie de la semaine, ne l'en appelaient pas moins *monsieur Pierre*, lorsqu'il n'avait pas envie de jouer et qu'il portait sa veste de velours et sa large collerette blanche.

Une parole vague, inconsistante, qu'on n'aurait pu attribuer à personne et que tout le monde avait prononcée, excitait jusqu'à l'attaque de nerfs la haine du docteur Brissey. " Laissez crier le pivert, répétaient les gens du pays, le petit de Trémolin héritera quand même. Le vieux mourra d'apoplexie et il n'aura pas fait de testament..."

Ce testament, on avait tenté bien des fois de le lui faire écrire. Les Minet jeunes et les Minet aînés, les Minet-Bernard, parents éloignés de sa femme, les deux demoiselles Piè-trement, flanquées de leur grand frère, pharmacien à Montlune, avaient abjuré toute discussion pour tendre d'un même effort au but commun. Il ne s'écoulait guère une semaine sans qu'ils vinssent séparément ou collectivement frapper à la porte du médecin.

Ils savaient comment on pouvait jouer de cet homme si rude à tous et si défiant. Reçus d'ordinaire à l'entrée, ils n'avaient qu'à dire du mal de la dame de Trémolin pour que Brissey s'humanisât et les laissât pénétrer dans la salle à manger.

— " Entrez donc, mes amis, entrez donc. Nous allons boire une bonne bouteille de Condrieu ; vous m'en direz des nouvelles. Je ne crois pas qu'ils en aient beaucoup comme cela là-bas avec leur *grand'salle* et leurs vieux portraits... Voulez-vous que je vous dise : le temps approche où j'y mettrai mes pourceaux, dans leur *grand'salle*..."

Et tandis qu'on buvait le petit vin de Condrieu, qui pétillait comme du champagne, il ne tarissait point d'invectives, de malédictions, de menaces.

Les Minet et les Piè-trement opinaient du bonnet.

C'étaient le moment de pousser au testament, mais les plus malins se seraient usés à cette tentative. On avait, la première fois, chargé de porter la parole le grand Piè-trement, auquel on supposait des talents diplomatiques. Il n'imaginait rien de mieux que d'aborder de front la question et d'attaquer le taureau par les cornes... Le taureau bondit, et ce fut un beau vacarme ; les héritiers s'enfuirent, qui par la fenêtre, qui par la porte, sans avoir pu achever leurs verres, et Mme Minet jeune, qui aimait le vin de Condrieu, pleura de cette scène pendant trois kilomètres, de Saint-Julien à la Croix-d'Ambesin.

Les héritiers revinrent petit à petit comme une volée de moineaux qu'a mis en fuite un épouvantail à oiseaux remuant tout à coup, mais désormais ils furent plus circonspects.

Ils avaient pensé à agir autrement sur le docteur Brissey, à toucher la corde familiale. On lui avait amené le fils du pharmacien de Montlune, Jean Oscar Agathocle, encore en bas âge.

— " Vous êtes si bon que vous devez aimer les enfants," lui avait murmuré de sa voix la plus douce Mme Minet-Bernard.